

crié à ma mère; et saisi d'une véritable fureur je me suis jeté tête baissée parmi les bandits qui emmenaient Herbaut. J'en ai bien assommé deux ou trois; mais mes poings, si solides qu'ils soient, ne pouvaient lutter contre vingt argousins armés jusqu'aux dents. Ils ne seraient peut-être pas venus à bout de ma résistance, si l'un d'eux n'avait jeté dans mes jambes un banc qui m'a fait trébucher. Alors les misérables se sont jetés sur moi avec une véritable rage; il m'ont garotté et voulaient m'emporter étroitement ficelé, pour me juger sommairement avec les autres sur la place du village.

—Non ! non ! s'est écrié le chef de la bande; il est inutile de nous charger de ce fardeau, son compte est tout réglé; il y a flagrant délit de rébellion. Pendons-le ici.

—Des exclamations d'une joie barbare applaudirent à ces paroles.

—On me passa une corde au cou et l'on me hissa à l'une des branches du grand pommier qui se dresse à l'entrée de notre chaumière.

—Grand Dieu ! fit Gervaise avec épouvante.

—Dans leur précipitation, ils avaient mal choisi la branche, et le nœud de la corde qui était heureusement mouillée coula difficilement. Mes bourreaux n'avaient pas fait cent pas, que la longue tige où je me débattais, trop faible pour me supporter, s'abaissa complaisamment vers le sol et me mit sur mes pieds. La corde n'était pas trop serrée et je pus respirer. Alors, après des efforts inouïs, je parvins à briser les liens qui retenaient mes bras.

—Ah ! s'écria, ivre de joie, la pauvre Gervaise qui suivait palpitante le récit que lui faisait le grand Louis.

—J'étais sauvé. Je me débarrassai de la corde qui me suspendait à l'arbre, et la branche se releva, en ayant l'air de me saluer.

Gervaise eut un sourire à cette plaisanterie de son amant.

—On dit que la corde de pendu porte bonheur; j'ai emporté la mienne : la voilà.

Et il sortit d'une des poches de sa jaquette l'instrument de son supplice que sa compagne ne regarda qu'en frissonnant.

—Il ne faut pas trembler; elle m'a en effet porté bonheur, puisque j'ai pu te sauver.

—Tu n'en as pas moins couru un danger terrible..., et ton récit me fait frissonner.

—Bah ! c'est passé ! l'avenir est à nous.

—Avenir bien sombre.

—Illuminé par notre amour.

Et il donna un long baiser à Gervaise que toutes ces émotions jetaient presque pâmée dans ses bras.

Quand elle fut un peu revenue de son trouble, la jeune fille lui raconta les autres sinistres événements qui s'étaient passés à Malounay.

Elle lui apprit les ruines, le deuil, la misère, le désespoir de plus de vingt familles.

Elle lui raconta enfin ce qu'elle avait vu autour des ruines qui servaient en ce moment de refuge à Du Cantel et à une foule de malheureux.

—Du Cantel est un noble cœur, dit le grand Louis.

—Oui; toute sa fortune est pour ceux qui souffrent.

Nous étions partis, Lafouine et moi, pour aller chercher des provisions à Rouen.

—Nous sommes jeunes et forts, espérons, dit le jeune homme. Nos bras, notre dévouement doivent être mis au secours des femmes et des enfants de nos malheureux voisins. Allons les retrouver.

Et les deux amoureux se dirigèrent vers le campement de Du Cantel.

A mesure qu'ils avançaient dans les sentiers de la forêt, il leur arrivait des bruits étranges. Ils entendaient dans le lointain comme des piétinements d'une foule nombreuse et le froissement prolongé des branches des arbres de la forêt.

Ils s'arrêtèrent écoutant, étonnés, saisis de crainte malgré leur grand courage.

—Si c'étaient nos ennemis ! murmura Gervaise qui se rapprocha de son amant.

—Ils ne se hasarderaient pas dans ces bois.

—Lafouine est un traître; je crains tout de la vengeance de ce misérable.

—Tu as peut-être raison; silence ! écoutons et observons.

CHAPITRE XXVI

L'armée de souffrance.

Le grand Louis et Gervaise tendirent l'oreille pour saisir la direction du bruit insolite qui venait de les surprendre au milieu de leurs épanchements.

—C'est par là ! fit remarquer la compagne de Louis, en lui indiquant la direction du nord.

—Oui, et c'est étrange, car Rouen est du côté opposé.

—Les soldats ont pu faire un détour.

—Oui, pour nous surprendre; je crains même pis que cela.

—Quoi donc, mon Dieu ?

—Ils ont pu se diviser en plusieurs bandes et cerner la forêt.

—Nous sommes perdus, alors !

—Bah ! je connais des sentiers où ils n'oseraient pas s'aventurer.

—Mais ne crois-tu pas qu'il faut prévenir Du Cantel ?

—C'est ce que nous allons faire en coupant au plus court. Mais avant tout, il faut voir à qui nous avons affaire; je vais me glisser à travers ces taillis.

—Tu ne vas pas t'exposer au moins !

—Sois sans crainte; je connais toutes les coulées de ce bois. J'arriverai à deux pas de la troupe, sans qu'on puisse soupçonner ma présence.

Et le grand Louis, malgré les taillis, disparut sous la feuillée, sans bruit et sans laisser trace de son passage.

Son absence, qui parut un siècle à Gervaise, ne dura pas plus d'un quart d'heure.

La jeune fille était mourante d'inquiétude et d'effroi, lorsqu'un léger froissement de feuilles lui fit tourner la tête.

Elle retint tin cri.

Le grand Louis était devant elle, et quoiqu'il ne se